

Sylvaine Marguier

Les hommes
s'appellent
Mohamed

roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION

L'AUTEUR REMERCIE LA FONDATION PRO HELVETIA,
FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE, DE SON AIDE À L'ÉCRITURE
LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE
A BÉNÉFICIÉ D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS

AVEC · LE · SOUTIEN
· · · · · DE · LA
VILLE · DE · GENÈVE



prohelvetia

« LES HOMMES S'APPELLENT MOHAMED »,
TROIS CENT TREIZIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE JADE KRAYENBÜHL,
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-314-7
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2012 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

À ma fille Joanna Marguier

C'est une maxime capitale, qu'il ne faut jamais changer les mœurs et les manières dans l'État despotique : rien ne serait plus promptement suivi d'une révolution. C'est que dans ces États, il n'y a point de lois, pour ainsi dire, il n'y a que des mœurs et des manières ; et si vous renversez cela, vous renversez tout.

MONTESQUIEU
(De l'esprit des lois)

I

DEMAIN, j'ai cinq ans. J'en ai la fièvre. J'ai cru que ce jour n'arriverait jamais.

Demain, j'aurai grandi de façon extraordinaire. Mon visage sera différent. Ma culotte sera devenue trop courte. Tante Reine n'en croira pas ses yeux. Elle fera des signes de croix. Ce prodige lui causera une grosse peur, mais tous à la maison se rendront à l'évidence : je ne serai plus un enfant. Je serai une grande personne.

Ma mère est morte en me mettant au monde. Je ne sais pas qui est mon père, mais je ne suis pas malheureux. Mon grand-père s'appelle Sylvestre Maréchal. Mon oncle Élie, son fils, est vraiment grand. Il a dix-sept ans. J'adore ma grand-tante Reine. Je la martyrise de baisers. Notre chien s'appelle Dagobert. J'ai beaucoup de cousins et de cousines.

Je suis le fils à la Jeannette. Sa présence souple comme un nuage me tient secrète et constante compagnie.

Ce soir justement, en me glissant dans mon lit, je l'ai sentie proche. Elle était triste. Je lui ai dit : « Sois contente au contraire puisque demain j'ai cinq ans. Vois comme je suis robuste et gentil. J'aide beaucoup à la maison. Je sais bien écrire pour mon âge, je sais déjà signer. »

Je m'agitais. Me voyant trotter « comme un jeune rat qui cherche à se donner carrière¹ », elle a souri.

Ces longues conversations que nous avions, je me les rappelle. Ma mère un peu pâle se laissant voir jambes pendantes, assise au bord des limbes comme je l'étais au fil de mon lit, et tâchant de nous saisir la main. Ô mon innocente mère, fragile comme un enfant emmené sans baptême, et dans le perpétuel enfer d'être séparée de nous. « Tâchant de nous saisir la main », disais-je, et nos deux halos minces étaient moins irréels que les solides masses obscures de la chambre : le lit, le banc-coffre, le froid plancher aux entrailles de roche.

Ces conversations, je me les rappelle toutes. Que j'aie eu cinq ans ou cinquante ans. Identiques, et chacune ranimée d'un souffle pris à la précédente.

Dans notre maison, ma mère était morte. Elle n'y revenait pas sans malaise. Certains soirs, j'entendais marcher près de la réserve à bois. Ce pas lourd et lent n'était pas le sien mais celui qui errait chez nous savait des lieux sans limite, inaccessibles et surpeuplés. Étaient-ils effrayants, désolés ? Ma mère affirmait que non.

À croupetons, je déniche au désordre d'un coffre placé sous mon lit une petite fiole de verre emplie de

¹ LA FONTAINE, Jean de. *Les Fables*, livre VI, 5.

sable et je l'élève au regard de ma mère. Pour me faire plaisir, elle feint de s'extasier. Cependant, nous savons elle et moi qu'elle a rapporté ce souvenir du voyage qu'elle fit en Terre sainte voici presque six ans, mais elle me laisse être seul possesseur de ce trésor.

Nous voudrions nous enlacer, nous embrasser. Petit mammifère perdu hors l'odeur de sa mère, je veux me réfugier sous le macfarlane¹ dont étrangement et sans doute à la hâte elle s'est revêtue avant de descendre.

Le temps nous était compté.

Je tournais autour d'elle comme un jeune animal apeuré.

Tu sais, maman, je suis fort à rouler les brouettes. Tante Reine, elle a écrit dans la Bible quand tu es morte et, sur une page à côté, quand moi je suis venu.

La liste des décès était plus longue que celle des naissances.

Ma bouche était un dévidoir à paroles :

« Grand-Père m'emmène aux escargots quand il pleut ou à la cueillette des fraises en été, ou bien on va au potager vérifier si quelque chose est déjà en train de pousser. Si je suis malade et que je tousse – sois tranquille ce n'est pas souvent –, tante Reine me fait boire une bonne tisane de guimauve et de bois de réglisse. Cousine Séraphine va avoir un autre bébé. C'est une bonne petite maman bien *rondolette*. Un jour, moi, je n'ai pas laissé brûler la soupe. Grand-Père a mis aux fenêtres des beaux carreaux épais montés en plomb. Cousin Jean-Pierre m'a fabriqué une chaise, grande, juste comme moi, avec un dessus en paille neuve. Moi

¹ Manteau ample, sans manches, à ouvertures latérales pour passer les bras, muni d'une cape descendant jusqu'à la ceinture.

et le cousin Émile, on joue à la cachette dans le buffet. J'ai deux paires de souliers, une, elle était à Émile. Au printemps, le colporteur va revenir, il a des jeux de cartes et des clous qui brillent. »

Je ne pensais pas à lui demander si sa tombe était glaciale ou si elle se sentait seule. Je n'étais qu'un enfant, plus ému de ma personne que d'autrui.

À la fin, épuisé, mis à bas par le tourbillon de mes pensées, toute conversation a cessé et je n'ai rien revu. Ma mère avait disparu. Bien avant minuit, je dormais comme un sabot.

Tôt ce matin du 10 décembre 1853, date fatidique de mes cinq ans, je me suis faufilé hors de mon lit. Profitant de ce que la maisonnée reposait encore, je suis parti en éclaireur, le cœur battant. Ce qu'il faut de bravoure pour se déployer hors de la bonne chaleur des couvertures !

J'ai béni le long dormir de Grand-Père, mais je me *resserre*, je me fige. Devant sa chambre, je retiens ma respiration. Sous moi, le plancher grince. De derrière la porte me parvient un chuintement que la menace d'une toux suspend à intervalles mais qu'ensuite une aspiration forçit et rend égal.

Je crois avancer, mais dans l'obscurité je fais du sur-place. Je me sens perdu. Comment savoir si je ne suis pas de nouveau dans ce cauchemar que je fais souvent, dans lequel je suis cerné de ténèbres que je traverse sans jamais réussir à les dépasser ? J'écarte follement des bras d'épouvantail. Mes mains sont énormes et pourtant légères comme des cerfs-volants. Sous mes doigts, les murs et le plafond sont sens dessus dessous. Je ne trouve plus la porte. L'horloge a fait silence, diabolique. Elle me fait peur. Pour me donner

du courage, je pense à Mandrine qui ne craint rien ni personne. Je voudrais ma maman.

Mandrine est mon amie, ma tata, ma grande sœur, mon bon camarade. Son père, Guyonneau, est un contrebandier. Le mot me plaît, je serai contrebandier. Il fabrique des allumettes chimiques et les colporte, aussi du sel d'Arc-et-Senans. Les faux-sauniers sont très courageux et très forts. Parfois, ils portent le sel sur leur dos. Mandrine, malgré son état de fille et ses dix-huit ans, fait l'illégal commerce de poudre de Berne, la meilleure pour le tir à balle.

À cette contrebandière, je prends son audace. Je n'oublie pas mon ange gardien. « Dirigez-moi, Ange de Dieu, et gouvernez-moi aujourd'hui. Ainsi soit-il. »

C'est qu'aujourd'hui je dois être courageux. J'ai cinq ans. Je suis grand. On me dira enfin ces choses qu'on cache aux enfants.

La maison reste tohu-bohu. Du monde, je ne connais que cette maison. Il n'est pas possible que soient au-dehors ce même abîme et la confusion de mes sens.

*
* *

Que l'enfant arrive sans encombre à la cuisine où, près de la fenêtre, un miroir dans son cadre de bois noir fixé au refend¹ de pierre dérobe une clarté de neige à la courte journée qui vient, les lieux familiers lui seront rendus et, avec eux, le train rassurant des jours.

¹ Refend, ou mur de refend, qui forme séparation à l'intérieur d'un bâtiment ou d'une chambre.

Puis l'horloge commence à sonner. Gaudence sait compter jusqu'à *vingt-douze*. Impatient, il se demande quelle heure il est, car l'heure est importante quand on est grand. Au froid qui s'empare malignement de ses pieds, il aperçoit qu'ils sont nus et qu'en ce jour exceptionnel il est bien seul.

Pour toujours sa mère est absente. Nul aventurier fabuleux ne s'est mis en quête de ce fils inconnu, né dans un pays de neige.

L'enfant frotte le carreau du gras de la paume, il le chauffe de son haleine. Ce serait beau apercevoir avant tous, ce matin précisément, au bas du chemin, déneigeant son passage pied à pied, courbé mais fier dans les menées¹, le cher étranger qu'il attend sans l'avoir jamais dit à quiconque, dont nul ne suppose qu'il espère l'arrivée et dont seule la perspicace Mandrine a deviné la stature, le visage et l'odeur, rendus palpables à force d'imagination.

Cet homme a des ennemis dans la maison où l'enfant l'espère, qui voit un héros. Il criera de toutes ses forces, si l'on veut empêcher son papa d'entrer.

Derrière le mur, l'horloge de parquet a sonné le quart d'une heure qu'on ne connaît pas. L'enfant s'effraie, il croyait que ce serait le matin, il promet que si le bon Dieu le fait revenir dans son lit sans qu'il se fasse du mal, il sera toujours sage, c'est très affreux, maintenant il a des maux de ventre, il fait encore tout nuit, l'Ogre va venir.

¹ Nom donné en Franche-Comté à une tourmente se déclarant en hiver, avec un vent du nord soulevant la neige.

*
* *

Sur l'entrefaite, mon grand-père est dans l'embrasement de la porte, en chemise, sans bonnet et sans chandelle.

Il dit :

— Je savais bien que j'avais entendu une grosse souris trotter dans la cuisine. Puisque tu es tombé du lit et qu'aujourd'hui te voici un homme, tu vas boire le café au lait avec moi.

Il me pince l'oreille. Ce n'est pas méchant. Dans une main, il tient mes chaussons.

— Mets ça à tes pieds et va chercher les bûchettes et prends la casserole à lait dans la seille.

Il allume la lampe. Il relance le feu.

— Prends le couteau dans le tiroir, fais attention à tes doigts. Va chercher le lait au garde-manger, bonhomme.

Il a versé du lait dans la casserole qu'il pose ensuite sur le fourneau.

Longtemps après et trop tard, je verrai qu'à ces gestes de femme il était magnifique.

Dans la miche, il taille deux belles tranches. Grand-Père ne faisait qu'à l'entame le signe de croix sur le pain.

— Rappelle-toi, me dit-il comme si j'étais un homme et non un enfant entrant dans sa sixième année, « Liberté et pain cuit », et tu seras un homme heureux. Que tu aies du bien et ne sois sujet de personne.

J'imagine qu'ensuite mon grand-père me fait raconter pourquoi je me trouvais au « crépuscule¹ du matin », ratatiné de froid, tremblant comme un frelon devant la fenêtre de notre cuisine. Le vieux homme savait plus de choses que je n'en pouvais comprendre mais, à la teinte délavée et à la tristesse de son regard, on pouvait deviner qu'il ne cessait de penser à sa fille morte, dont moi je ne savais pas si j'étais ou non le vivant portrait, et surtout si j'étais un enfant malvenu.

Pour nous consoler, je dis :

— Regarde, Grand-Père, dehors il tombe des gros papillons.

Un peu d'air passait par la fenêtre fermée. Sur la vitre, je faisais des dessins dans la condensation de mon haleine.

Quelques matins, on me donnait réchauffées des pommes de terre de la veille avec mon pain. Grand-Père se régalaient de les tremper dans du café au lait. Il faisait du bruit en mangeant. Presque toutes ses dents étaient tombées.

Parce que tante Reine dort encore, que nous sommes entre hommes et que c'est mon anniversaire, il me donne une tartine de vin. Il fait couler un peu de vin sur du pain et le saupoudre de sucre : un délice.

— Mange vite.

Je dévore.

— Grand-Père, cette nuit je me suis enfantômé² mais maintenant je n'ai plus peur.

¹ Lueur qui précède le lever du soleil.

² Régionalisme franc-comtois : *J'ai fait un mauvais rêve.*

Il avait attrapé son chapeau de feutre suspendu au crochet et s'en était coiffé. C'était rigolo de le voir en chapeau et chemise de nuit.

Nous avons fini de manger. Il me fait ranger la vaisselle dans le baquet, à l'enfonçure de l'évier. « L'évier dont ta grand-mère était si fière », dit-il à l'envi.

Il y a des morts dans les maisons.

Nous possédions un daguerréotype de ma mère. C'était un de ces portraits grands comme la main, des *portraits de voyage*, que les voyageurs offraient à leurs proches avant le départ. Une manière de conjurer le sort, à vrai dire. Le charme avait rempli son office, d'autant qu'on avait entendu un roulement de tonnerre pendant qu'on préparait les bagages, signe de très bon augure. Le périple s'était déroulé sans encombre. Tous étaient rentrés sains et saufs au pays.

Sur le manteau de la cheminée, à côté d'un bouquet de monnaies du pape, les traits du visage de ma mère restaient à jamais dans l'ombre de son chapeau de paille. J'ai examiné, scruté des heures durant cette tache d'ombre ouatée, m'hypnotisant jusqu'à ce que, finalement, je croie la voir s'animer, lui rendant bouche et regard. Ma mère aux yeux de myosotis disait « souviens-toi de moi ».

Je faisais de cette photographie un emploi liturgique. Je lui faisais des offrandes. Une noisette épluchée¹, deux ou trois ancolies serrées dans un brin d'herbe.

¹ Se dit aussi des fruits dont on ôte l'enveloppe.

J'éprouvais la dévotion d'un petit sauvage des Amériques. Je me serais mis à genoux. Je n'étais pas blasphème. Tante Reine ne m'aurait pas calotté. Elle m'aurait compris, mais, pour ne pas l'attrister, je cachais mon adoration.

Il me semblait comprendre des choses qu'on ne m'avait pas dites. Je songeais beaucoup. J'essayais de sentir comment allait le monde. Je voulais être une grande personne pour que l'on me parle des événements qui avaient présidé à ma venue. J'étais dans un grand désarroi. Je croyais qu'on m'avait volé à des bohémiens. Ma mère n'était peut-être pas ma mère, j'étais de haute naissance et je n'étais pas aimé comme je devais l'être. Ou, plutôt qu'un orphelin, j'étais un enfant trouvé et je serais toujours secrètement accompagné par la chance.

Ou bien j'étais le fils de cette malheureuse Jeanette qui continuait de manquer à ma vie abominablement. Mon père — car enfin je devais bien avoir un père — était un méchant homme qu'il avait fallu fuir. Grand-Père et tante Reine étaient trop vieux pour me protéger et bientôt ils seraient morts. Je serais tout seul. Mon oncle Élie parlait de partir étudier à Dôle ou à Besançon. Mon cousin Émile avait seulement un an de plus que moi. Comment se défendre ?

On m'avait trouvé en un lieu quelconque et caché à l'hospice de Pontarlier. J'étais tombé du dos d'un cheval. Dans notre grange ou derrière une pierre descellée de l'ancienne chambre de la Norine (la vieille qui avait recueilli mon grand-père alors enfant), il y aurait un billet sur lequel étaient notés mon vrai nom et les secrets de ma naissance, ainsi qu'un indiscutable signe de reconnaissance qui me justifierait aux yeux de tous.

Sinon, à six ans, je serais arraché de chez mes protecteurs. On me mettrait en louage chez des cultivateurs. À douze ans, s'il m'était donné de survivre à six terribles hivers, je serais mis à la disposition du ministre de la Marine. Le fils Guillaume, le bâtard à la Simone qui lave le linge chez les gens, on l'a envoyé marin sur un navire.

Dans le dos de Simone, on raconte des histoires affreuses sur les marins¹. Le ministre les fait crever de fatigue. Ils sont plus malheureux que les forçats. Marin, c'est la misère. Les matelots disent : « Si j'ai des enfants, je leur casserai une patte avant qu'ils soient grands pour qu'ils soient pas marins. »

Simone, si elle avait su, elle aussi aurait voulu casser une patte à son fils.

Quand les marins sont malades, on leur fait manger des yeux d'écrevisses². Pour dîner, ils ont du bœuf dur comme du bois, on ferait des tabatières avec. Ils ont des biscuits de mer. La seule viande fraîche, c'est les asticots qu'il y a dedans. Les marins s'assoient dans un coin sombre pour ne pas voir ce qu'ils mangent, ou bien ils ferment les yeux. Moi, j'ai à manger du beurre et de l'entremets. Tante Reine me garde toujours le

¹ Une ordonnance du 12 novembre 1822 prévoit l'incorporation des jeunes gens de douze à quatorze ans, enfants de marins, pupilles de la nation, ou d'ouvriers de marine, dont la seule condition est « d'être sain de corps et vacciné », et qui seront incorporés en cinq divisions de cent vingt mousses. L'école des pupilles de la Marine sera fondée à Brest par décret impérial du 15 novembre 1862, à l'initiative du vice-amiral comte de Gueydon, préfet maritime.

² En fait, une concrétion calcaire secrétée par l'estomac des écrevisses lors de leur mue.

sot-l'y-laisse. Grand-Père me donne des bébés salades. À la maison, on est riche. On a une bouteille d'eau-de-vie de Dantzig, avec des paillettes d'or dedans.

Je vais être bien sage, je vais arrêter de me faire faire des bêtises tout seul.

— Grand-Père, tu crois que Mandrine est méchante ?

La Mandrine n'est pas comme les autres femmes que je connais. Elle n'a pas de mère, elle n'a pas de fils, elle n'a pas de mari, elle n'a pas de frère. Pour famille, elle a son père Guyonneau, dit « Pompon », qui braconne et fait de la contrebande.

Mandrine a le visage monstrueux. D'un côté, profil pur, joue rose et pleine, sourcil en aile d'ange. De l'autre, face brûlée, c'est le cul du diable, chair de ténèbres.

Sa mère était noiraude comme les habitants du royaume de Bohême. En réponse aux questions des curieux, elle répondait venir d'un village étranger. Elle a disparu de façon mystérieuse et elle a sûrement péri. Ceux qui l'ont connue disent — bien qu'ils ne soient pas comme ceux de Genève qui haïssent toutes sortes de danses —, donc ceux qui l'ont connue disent l'avoir vue danser en grande fureur et volupté, rondades, batelages, voltes et turpitudes ainsi que ces filles de Perse qui dansent nues et adorent le Soleil, ignorant notre Sauveur et sainte Marie.

On aurait vu la femme à Guyonneau danser sur son derrière, le dos tourné au centre de la danse, hors le rondeau, en riant grossièrement. Ceux qui s'en souviennent, bien que ne haïssant pas la danse comme ces gens de Genève que nous n'aimons guère, assurent qu'à tout prendre ils auraient préféré que les yeux leur

tombassent hors des orbites, tant le spectacle était vergogneux, et que d'à peine y penser leur faisait hisser le poil sur la tête et sur d'autres parties du corps.

Le bon Guyonneau a toujours cru que sa femme s'amusait comme à une fête de paroisse parce qu'elle était née chrétienne. Qu'elle tripudie, trépigne ou s'accule aux danseurs, il excusait son inconstance.

L'année de la disparition de la femme à Guyonneau, un coup de corne avait défiguré Mandrine. Il serait le fait d'un taureau ? Voire ! Satan peut prendre la forme d'un tigre, d'un lion ou d'un dragon. Boucs, singes, chats, chevaux, animaux pourvus soit de dents, de cornes ou de pines formidables, taureaux, centaures, demi-ânes, tous démons multiformes.

Il se trouve que Mandrine est forte dans les verrues¹. Elle cueille des brindilles (sept) de bois non fruitier et les enterre en un lieu secret, à l'écart pour que le mal ne puisse retourner sur aucun être humain. Pendant l'enfouissement, elle récite une prière connue d'elle seule, elle répète le nom du malade et garde devant les yeux une image de l'endroit à traiter. Lorsque les brindilles ont pourri, les verrues sont tombées. Cela, elle me l'avait révélé.

Elle soigne les engelures et les enflures de jambes. Elle *barre* le feu. Sa formule pour la *brûle*, je crois qu'elle l'avait donnée à Grand-Père, bien qu'il ait été un vieux homme et que les secrets se passent aux jeunes. De plus, il était un libre-penseur. Il ne faisait jamais de prières sauf le signe de la croix sur le pain.

¹ Possède le don de faire disparaître les verrues.

Je ne l'ai pas questionné mais je n'aurais pas été surpris d'apprendre qu'il ait eu le don.

J'avais six ans et je souffrais d'un *mau* de ventre. Mandrine m'avait fait jurer de ne rien dire au village, puis elle m'avait guéri. Elle avait fait de drôles de gestes au-dessus de mon petit bedon gonflé. Elle avait dit : « Fuis, maudit mal de ventre, ne fais pas d'infection, car à Gaudence tu ne peux faire de tourment, toi, mal de ventre de cochon, mal de ventre de chien, mal de ventre de mouton, mal de ventre de quatre-vingt-dix-neuf sortes, va-t'en mal de ventre, fais demi-tour, car à Gaudence tu ne peux faire de tourment, laisse-le, avec le sommeil, avec Dieu, avec la rosée des champs, fuis, mal de ventre noir, mal de ventre blanc, mal de ventre rouge, mal de ventre bleu, mal de ventre de quatre-vingt-dix-neuf sortes, fais ton demi-tour, avec le sommeil, avec Dieu, avec la rosée des champs, avec le jour où il est né. Toi, Mère sainte et pure, descends des Cieux par un escalier de fer et marche de jardin en jardin, et trouve pour Gaudence le remède, par ma bouche à moi, Mandrine l'incantatrice. » J'ai répété derrière elle un Credo, un Pater et trois Ave Maria. Le lendemain, *avec la rosée des champs*, je n'avais plus mal. Ces détails, plantés dans le frais terreau de ma mémoire, auront leur importance, hélas.

J'aimais l'école. Sous la monarchie de Juillet¹, le nombre d'écoles avait doublé. Si l'école était gratuite, elle n'était pas obligatoire. Il faudrait compter trente années encore pour cela. J'étais un homme fait lorsque est paru le règlement pour la construction et l'ameublement des maisons d'école².

¹ 1830-1848.

² En juin 1880.

Nous n'étions pas arriérés. Nous avions pour salle de classe une chambre en pierre de taille, avec une belle cheminée, et non un poulailler ou une grange comme dans les communes indigentes. En Franche-Comté, même les parents gênés tâchaient d'offrir l'instruction à leurs enfants. Quoiqu'il se fût agi le plus souvent d'en faire profiter l'aîné uniquement, voire le puîné des enfants, et les garçons de préférence aux filles.

Les garçons allaient à l'école de cinq à douze ans. Les filles, jusqu'à onze ans. Prétendument à cause de leur développement plus précoce, elles pouvaient commencer plus tôt l'apprentissage des métiers auxquels elles étaient propres, qui demandaient moins de force. Ainsi, dès l'âge de onze ou douze ans, bien des enfants gagnaient leur vie¹.

En plus d'apprendre à lire, écrire et compter, les garçons recevaient des notions de mesurage et d'arpentage. Les filles recevaient des notions d'économie domestique et rurale.

Garçons et filles étaient séparés par une cloison. Les garçons avaient des pupitres, mais pas toujours. Les filles travaillaient sur des bancs, mais pas toujours. Les petits, quel que fût leur sexe, installaient leurs ardoises sur leurs genoux. Ils avaient le droit de rester en pantouflettes. Elles faisaient *cric-crac*, *cric-crac*. Les plus pauvres étaient en pieds de chaussettes.

Les instituteurs gagnaient un quart de plus que les institutrices : deux cents francs par mois. La mère patrie leur fournissait, outre un logement de fonction parfois insalubre, double portion de la nourriture de

¹ D'après le *Plan d'éducation nationale* de Michel LEPELETIER, arrangé et lu par Robespierre à la Convention le 27 juillet 1793.

leurs élèves plus âgés. Si quelques-uns de nos curés étaient gras, nos instituteurs, jamais.

J'ai toujours été sensible à leur sort parce que ma mère voulait être institutrice. Mais elle s'était retrouvée grosse de moi et, en me mettant au monde, elle était morte.

Notre commune de Saint-Pierre-La-Cluse jouissait d'une maison d'école à La Gauffre. Cette maison était disposée pour la tenue d'une classe et le logement de son instituteur, M. Voynet. Il avait un pied-bot. Cela faisait grand effet aux élèves des jeunes classes.

M. Voynet était profondément républicain. Fâché et lassé d'attendre réponse à sa demande de subvention pour l'achat d'un buste de Marianne, il avait payé de sa poche celui qui trôna durant des années devant la fenêtre.

Il se consacrait avec passion au progrès politique et social. Ainsi, il jugea le cube d'air de la pièce insuffisant à l'ensemble de ses élèves. Aux jours les plus grinçants de janvier, il ouvrait la fenêtre au grand large, afin que l'oxygène fouettât les cerveaux des écoliers de la République. Le froid nous durcissait le dos. Nos lèvres étaient bleues.

M. Voynet était, comme dirait plus tard Clemenceau, de ces « prophètes éblouis du monde nouveau ».

En hiver, on n'y voyait plus dès 3 heures du soir et l'on se trouvait plongé dans une quasi-obscurité. C'était le moment de s'adonner à des chants d'ensemble à une et à deux voix. Et celui des leçons d'éducation morale : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fassent. »

Il nous expliquait longuement le sens de la devise « Liberté, Égalité, Fraternité ».

Il pointait la noblesse du travail manuel sans oublier les devoirs envers soi-même : propreté, sobriété, tolérance.

M. Voynet nous enseigna, selon l'expression antique, la « pudeur de la loi ». Il nous fit de nombreuses lectures sur la probité et l'obéissance aux lois mais je ne renonçais pas à une carrière de contrebandier. L'avantage de connaître la théorie de la probité et de l'obéissance aux lois était de m'économiser une honte face aux adultes qui me demandaient quel métier je voulais *être* plus tard. Les grandes personnes insistent à poser cette question destinée avant tout à confirmer leur discernement des bons gars et des voyous dans l'œuf. Je ne pouvais pas dire que j'avais en tête d'être heureux. Le bonheur, c'est une rude affaire. Étant la fable de tout le monde et l'histoire de personne, cela ne se raconte pas sans précaution.

En tant qu'orphelin, je demeurais très sentimental. Mes réponses à leurs questions étaient toujours évasives ; je ne pouvais pas révéler que j'étais un fils de prince, enfant trouvé par Sylvestre Maréchal à Montpetot.

J'ai revu M. Voynet peu avant qu'il ne décède. Grand-Père et tante Reine étaient morts. Je pensais m'établir en Algérie.

Mon maître était très âgé. Le Conseil municipal lui louait à un prix modique un petit logement au-dessus de la nouvelle boulangerie, en face de l'école. Il passait sa retraite à s'occuper des beautés de l'intelligence.

Mon maître d'école avait ôté son pied-bot.

— C'est lourd, dit-il, j'en ai des contusions dans la hanche et jusqu'à l'épaule.

Le tissu de sa jambe de pantalon pendillait mollement.

Il me parla de l'esprit humain.

— Il est pareil à la nature et, comme la vie, prodigue de forces. Son voyage dans le monde de la réalité et dans celui des songes comporte une part d'aventure dont il faut accepter le risque.

Il disait encore :

— Dans l'existence, il ne faut jurer de rien. Je suis un vieux célibataire. Aucune femme n'a voulu de moi à cause de ma patte — il montrait près du fauteuil le bloc en bois de peuplier, plus large que long, recouvert de cuir noir, qui lui avait servi de pied pendant un demi-siècle —, toute ma vie j'ai craint la solitude et voici que je suis comblé par mes anciens élèves comme si j'avais autant d'enfants. Je me vois presque Abraham dont la postérité est plus nombreuse que les étoiles.

Une potée sans lard cuisait dans une marmite en fonte noire. Le poêle avait un bon gros ventre. L'odeur de ce fricot faisait envie. Dans la chambre de cet homme végétarien par nécessité se trouvait tout ce que l'on peut, après des tribulations, espérer de plénitude au monde. Sur un mur voisinaient une pendulette à contrepoids et deux assiettes en faïence sur lesquelles étaient peints ces mots traduits de Shakespeare : « Si nous vivons, nous vivons pour marcher sur la tête des rois ¹ » sur l'une, et « Si nous mourons, il est beau que des princes meurent avec nous » sur l'autre.

¹ *Henri IV*, traduction de Victor HUGO.

Plus souvent qu'à leur tour, le curé, le maire et l'inspecteur d'école avaient surveillé et critiqué M. Voynet comme un malpropre. Il avait été en quelque sorte le domestique de ces gens. Mais il avait eu l'estime de nombre de familles du pays et un brin de l'affection des enfants.

— Enfin quoi! dit-il, on essaie de faire bien mais c'est que la vie passe vite.

Il y avait un mimétisme entre la chair du petit homme et ses vêtements. La joue était minuscule, grise et flasque. Le gilet de flanelle, décoloré comme les cheveux. Autour du cou, l'écharpe était amincie par les ans et ses deux pans inégaux pendant sur la poitrine imitaient les jambes.

— J'ai réussi à me constituer une petite rente viagère, continuait-il, j'ai de quoi me payer un convoi honorable. C'est que j'ai l'âge de faire un mort.

Il riait. Il n'aurait pas long à marcher. Trois pas, six sauts, le cimetière était derrière. L'école devant, l'église à côté, le cimetière au fond, et la roche qui montait sèchement vers là-haut, où sont les nuages et les corneilles.

En entrant à l'école, je savais lire. Je connaissais le litre, le décalitre, le demi-décalitre, le double litre, le centilitre. Comme tous les enfants de mon âge, je savais par cœur: «Il y a deux mille ans, notre pays s'appelait la Gaule, pour cette raison que ses habitants s'appelaient les Gaulois.»

Bien qu'un peu fragile et me débattant contre de fréquents cauchemars, je restais un enfant confiant. Parmi les orphelins que je connaissais, aucun n'était misérable ou abandonné, réduit à manger des

légumes tombés par terre. J'ignorais que certains adultes sont avec les orphelins plus brutaux qu'avec leurs chiens.

Dans les campagnes, les hommes décidaient de tout, et porter un prénom choisi par une femme était contraire aux coutumes. L'homme mettait son estampille sur chaque enfant et sur chaque tête de bétail. Mon nom à moi me venait de ma mère. C'était, avec la petite fiole emplie de sable qu'elle avait rapportée d'Égypte, mon seul héritage. Pour cela, j'aimais mon prénom. J'ai fait mes armes sous celui de Gaudence, *qui se réjouit*. Ma mère voulait pour moi le bonheur. Je me suis efforcé de ne pas déshonorer ce prénom.

J'étais néanmoins mélancolique. Je me demandais à quoi servait une âme. Je sentais qu'on avait une âme aussi naturellement qu'on a des bras et des jambes, ou des pieds. C'était une chose nécessaire. Dans quel endroit du corps se cachait-elle, on ne savait pas. M. Voynet avait une âme, des bras, des jambes et un faux pied. Toutes les personnes avaient-elles une âme ?

Grand-Père voulait me dissimuler les duretés de l'existence. Il me confirma que, oui, tous sur terre avaient une âme, ainsi le monde tournait-il à peu près rond.

— Mais, ajouta-t-il, chacun a son idée sur le sujet. Pour tante Reine on a une âme parce que Dieu existe. Pour tel autre, il est impossible que l'âme existe parce que personne n'en a jamais vu, de près ou de loin. Pour celui-ci, il faut une âme pour comprendre et juger. Pour celui-là, il suffit à un homme de se servir de son esprit et de son expérience.

Ainsi les gens avaient chacun leur idée ? J'étais perplexe. Se profilait le monde obscur et compliqué que je pressentais. J'interrogeai Grand-Père :

— Est-ce que c'est amusant ou embêtant que les gens ne pensent pas pareil ?

Il éclata de rire en me frottant la tête.

— Ah gamin, tu me fais plaisir !

J'étais fier d'être cause de sa joie. Il faut imaginer ce qu'était notre maison avec ces deux vieux affligés. Il me revenait d'être leur unique pourvoyeur d'espérance.

Il me reprit sur le mot *embêtant*, qui était trivial. Il valait mieux dire *ennuyeux* ou *fâcheux*. Il déposa un baiser sur mon crâne.

L'année de mes cinq ans, le choléra entre dans Paris et rampe dans presque tous les départements de France. Chez nous, peu de ravages grâce au bon air salubre de nos hauteurs et de nos bois¹.

Tante Reine m'applique des sinapismes bouillants. Elle veille à ce que jamais je ne sorte à jeun, ce qui enchante le gourmand que je suis. Elle me fait porter une année durant, et au plus fort de l'été, une large ceinture de laine qu'elle a tricotée pour moi, car dès juillet suivant la maladie rôde en Suisse voisine. Elle purifie l'eau en y jetant du troix-six². La soupe de légumes a un goût qui pique. Je n'aime pas ça. Tante Reine m'interdit d'aller à La Gauffre car s'y trouve l'Auberge du Lion d'Or, lieu de passage des diligences remplies de Parisiens infectés. Elle vérifie le bon aspect de mes cacas. Elle m'interdit de manger des prunes ou de quelque

¹ En Franche-Comté, « bois » se dit plus couramment que « forêt ».

² Esprit-de-vin du commerce, à trente-six degrés.

fruit vert que ce soit. Elle m'oblige à des siestes comme si j'étais un bébé. Elle me tient à l'isolement. Matin et soir, elle va prier Notre-Dame-de-Montpetot à la chapelle et fait trois neuvaines par mois. Je suis en pleine santé, dodu et gras mais tout seul et je m'ennuie. J'entends Grand-Père se plaindre de fatigue.

Cousin Émile rend visite à Françoise Thurot, sa grand-mère qui habite à La Gauffre. Moi je n'ai pas le droit d'y aller à cause des Parisiens et des Suisses.

Nous avons, dans un petit enclos attenant à la maison, un lilas qui atteint son quart de siècle. Un banc de bois lui fait face, où s'assied Grand-Père et sur lequel je me tiens debout. Lui silencieux, mains à plat sur les cuisses. Moi bavard et énervé.

— Que regardes-tu ? demande-t-il.

Je mens :

— Il y a un nuage que je ne veux pas laisser perdre.

En réalité, je guette toujours sur la route cet aventurier fabuleux qui se serait mis en quête de son fils inconnu.

Mes pauvres vieux qui m'aimaient tant !

Lorsqu'une seconde épidémie entre en France par Marseille, j'ai dix-sept ans. Il n'y a plus personne pour veiller sur moi. Qu'importe. Je me sens un homme fait, et né malin s'il en fut. Je veux partir.

Je fais mes adieux à mon instituteur. M. Voynet ne sent pas bon, il néglige sa carcasse mais il a toute sa tête. Il aime parler. La I^{re} Internationale socialiste a

un an¹. Il s'enflamme pour cette communauté. Je l'entends avec plaisir car mon Grand-Père était, sur la fin, un peu communiste, un *partageux*. Écoutant l'un, je retrouve l'autre.

Je serre la main grisâtre de mon ancien maître. Les rôles sont changés. Lui, fragile comme du verre et moi, éclatant de force.

Il s'inquiète :

— Te voilà seul, que vas-tu devenir ? Tu es un peu âgé pour entrer en apprentissage.

Je réponds :

— Dans ce qui me reste de famille, on ne veut pas de moi.

— Tu es costaud, tu sembles propre au service. Tu peux te présenter.

C'est-à-dire me mettre à la disposition du ministère de la Marine, possibilité offerte aux garçons soumis à la conscription, mais sans le bénéfice du tirage au sort.

Je réponds que je ne veux pas être matelot.

— Tu serais nourri, logé, tu verrais le monde.

Pour ça, j'ai un autre projet : l'Algérie.

Ayant couché sous la terre paisible de notre cimetière les deux chers vieux qui m'avaient élevé, rien ni personne ne me retenait plus.

« On essaie de faire bien mais c'est que la vie passe vite », radotait mon instituteur.

Sauf que quatre années encore me séparent de ma majorité et que je ne dispose pas de moi.

¹ Nom abrégé de l'Association internationale des travailleurs (AIT) fondée à Londres au cours d'une grande réunion publique tenue à Saint-Martin's Hall le 28 septembre 1864. Elle fut essentiellement l'œuvre de Karl Marx qui en rédigea les statuts (...).

Les pouvoirs de Napoléon III étaient très importants, surtout après qu'Orsini avait tenté de l'assassiner¹. Mais chez nous, on vivait comme d'habitude. Dans notre région pastorale, loin des plaines désenclavées, nous étions orgueilleux et considérions quasiment former notre propre république.

Pour un bâtard doublé d'orphelin, j'avais du caquet. Mais mon chagrin, je l'ai toujours eu le soir dans mon lit, loin de tous.

Mon oncle Élie m'annonce ma part d'héritage : la jouissance de deux pièces de la maison de Montpetot et une parcelle à bois située près de la roche sarrasine. Il dit que je peux compter sur la vente régulière de quelques moules², de quoi me constituer un pécule.

— Pour un garçon si jeune, tu es riche, a-t-il ajouté.

Je n'ai jamais rien vu du bien annoncé. L'argent des coupes, il l'a mis dans sa poche. Je n'en ai pas éprouvé de colère. Je savais que je me débrouillerais d'une autre manière. Ces histoires de bois, d'héritage, je préférais m'en ficher. Ceux qui me disaient *merde* pour me saluer ou qui me grugeaient, je ne leur accordais pas d'importance.

Puisque mon oncle est marié et que sa femme attend un troisième enfant, je laisse ma part de maison.

¹ 1858.

² Mesure de volume pour le bois : cube de 1,33 m.

Je quitte le hameau de Montpetot. En souvenir de tante Reine, je fais le signe de croix en passant devant la chapelle. Je descends l'unique chemin. Mené presque jusqu'au bout, je me retourne ; Élie est debout à côté du lilas et il me fait de grands gestes du bras. Cent pas plus tard, je disparaiss en direction de l'embranchement de la route.

II

O_N est en mai. Surprises d'une vie nouvelle. Bonne chaleur du soleil. Libre et vigoureux, je suis ce jeune homme dont le soulier fait tinter le caillou du sentier fièrement, bien que sa fortune tienne dans un baluchon.

C'est une ferme typique de chez nous, basse, aux bardeaux noircis par les intempéries, avec des portes étroites et de petites fenêtres carrées. L'étable est attenante au logement des hommes, elle a sa porte ouvrant dans la cuisine. Le tas de fumier est devant l'habitation. C'est ma nouvelle demeure.

Un gamin m'observe depuis le pont de grange. Il tient d'un air farouche une poule dans ses bras, qui ne proteste pas et semble même s'y trouver bien. Je me reconnais dans cet enfant solitaire mais lui, en plus d'un intrus, ne voit qu'un adulte. Cette scène immobile et furtive produit sur moi une forte impression. Je sens à cet instant que mon enfance et mon

adolescence sont enfuies et que malgré ma jeunesse évidente rien dans ma physionomie ne les évoque plus. Il y aurait désormais un *avant* et un *après*.

Je n'ai pas senti cela le matin où j'ai trouvé tante Reine étendue sur le sol de notre cuisine, l'œil vitreux grand ouvert, la jupe relevée sur ses mollets blafards, sa maigre et longue natte semblable à un serpent desséché. Ni le jour où l'on a enseveli Grand-Père. Je n'ai pas davantage senti cela lorsque nous avons en toute hâte mené chez Françoise Thurot ma pauvre Mandrine mourante et couverte de sang.

Mais à divers tournants de ma vie la scène de l'enfant à la poule me reviendrait à l'esprit. Ensuite, avec l'âge, mon inquiétude prendrait d'autres visages.

Un homme sort de la maison. Pour la forme, il rabroue le gosse et me demande :

— C'est toi le garçon de ferme ?

— C'est moi.

L'homme est torse nu. Tout en marchant sur moi, il serre sa ceinture. Il finit de m'examiner, tête penchée. Il n'est pas jeune, il a dans les quarante ans. Il a l'air diablement fort.

Une femme est sortie et venue près de lui. Elle était de petite taille, presque autant que l'enfant accouru vers elle. Le garçon de ferme étant l'affaire du mari plutôt que de la femme, elle m'a vu sans me voir puis elle est rentrée.

J'étais en route depuis le début de la matinée et je tombais de fringale. Ils avaient mangé mais le maître m'a dit de demander à la maîtresse, elle trouverait de

quoi. Le sol de leur cuisine était en terre battue. Il n'y avait pas d'évier comme chez nous. La vaisselle de midi était encore dans une seille posée sur la tablette de la fenêtre. Il y avait des objets plein un dessus de chaise. La femme a fait de la place pour que je m'y asseye. L'enfant est venu remettre tout comme avant, d'un air querelleur « qui ne lui ressemblait pas », a dit la mère. Il ronchonnait.

La femme a ordonné :

— Ferme ton battant.

L'enfant était fâché d'être grondé devant un étranger, mais il est allé jouer avec le poucier du loquet et il s'est tenu tranquille.

J'ai été rudement bien dans cette maison. Je dormais dans le cellier. J'avais deux paillasses posées l'une sur l'autre, la première en feuilles de frêne séchées, la seconde (une bonté de la maîtresse de céans) était en balle d'avoine.

Le maître n'avait pas un gros train de culture mais il fallait travailler dur. Cependant, j'ai bien aimé le travail aux champs. Ce que j'y ai appris m'a été utile par la suite.

Un jour de fin septembre, on me dit de mener paître les bœufs jusqu'à la pâture d'été, une dernière fois l'année. Ces deux bœufs sont l'orgueil de la maison. L'un surtout, pareil à une divinité mythologique, avec sa robe jaune clair et sa tête immaculée. Donc je les mène champoyer, tout content de n'avoir pour une fois pas grand-chose à faire. Je me promène. Je mâche les tiges de fleurs douces-amères. Le temps de quelques chansons, voilà trois bienheureux au terme de leur périple.

Or le ciel se gâte, l'orage menace. Il faut rentrer. Les bœufs ont peut-être reconnu ce lieu familier car ils décident que là ils sont, là ils restent.

Je fais tous les cris qui font avancer : *yu, alé, alé ey* bonnes bêtes. Les deux *jemenfoutistes* s'émouchent à grands coups de queue. J'essaie même les mots qui font reculer : *s'il te plaît, rèkul, aryer, arkul, an aryèr sales bêtes, crevures*. Je promets de la bonne herbe. Je flatte, je complimente. Je les pousse par le cul. *Alé, alé ey*. Avance.

Le ciel noircissait. La tête des sapins branlait. Ça allait craquer.

Je demande aux bœufs :

— Vous avez mal aux pieds ?

Les bœufs qui travaillent ont souvent des inflammations entre les onglons.

— Tu t'es fait une entorse ? T'as du rhumatisme ?

Le bœuf jaune me dédaigne.

Les premières gouttes ne tarderont plus. Désespéré, je tire, je pousse, je m'appuie contre son flanc pour lui faire lever le camp. Je lui fais des œillères de mes mains :

— Mon beau bœuf, rentrons à la maison et dis à ton frère de venir.

Rien à faire. Il ne *démarre*¹ pas de sa vieille idée.

Je lui baise l'omoplate. Je me jette à son cou. Je nous vois rentrer à la nuit noire et sans lanterne. J'imagine un arbre touché par la foudre, une branche en tombant leur briser le crâne, je me vois mis à la porte avant mâlines, et payé d'un coup de pied au cul pour avoir ruiné la maison. Je suis dans tous mes états.

¹ Régionalisme de Franche-Comté pour *démordre*.

Sans réfléchir car saisi d'une terreur quasi mystique, je tombe mains jointes et à deux genoux dans la boue devant l'animal. Satisfait mais sans un regard pour moi, il se met en branle et montre enfin ses fesses. Après seulement, je me suis aperçu que je lui avais récité le Notre-Père.

Je suis resté chez ces gens jusqu'au printemps suivant. Un de leurs neveux étant revenu après sa conscription, ils ne pouvaient pas me garder. Il n'y avait pas d'ouvrage pour tous.

Si le maître a été correct avec moi, je ne lui ai pas rendu la pareille. C'est avec sa femme que j'ai perdu mon pucelage.

Je trouve de l'embauche dans l'une des nombreuses fruitières du village des Fourgs situé à une lieue de mon ancien chez-moi. Je lave les pots à l'eau cuisante. Je récure le sol de la laiterie, les bancs, les bouilles, les égouttoirs et les passoires en branchettes d'épicéa. Excepté les chaudières qui sont en cuivre, les ustensiles sont en bois. J'alimente le feu. Je m'occupe des vaches dont l'étable est à proximité.

L'année d'avant, j'avais découvert les joies de la fornication. La femme du cultivateur m'avait montré à employer mon organe, le sien, les deux nôtres ensemble ou chacun son tour. C'était une femme ardente, à la voir on n'aurait pas cru. Nous allions sur ma paille. Nous faisons notre affaire dans la cuisine, l'enfant dormait dans la *chambrenhaut*¹, et nous jouions sur une chaise, elle sur mes genoux, ou

¹ Chambre en haut, pièce à l'étage.

débout contre le mur. Parfois nous faisons vite mais ça n'était pas moins bon. Elle m'a appris à sucer le bouton.

— Je le savais, avait-elle dit après la première fois.

— Quoi ?

— Qu'elle était grosse.

Ma queue mesure plus de six pouces et elle est d'un solide diamètre. Les ans ni l'usage n'ont modifié ses attributs. Au commencement, je suis trop égoïste, je ne suis qu'un chien préoccupé de sa bite, mais je comprends vite que je fais belle impression. Quoique j'aie les pieds, les mains et le nez petits qui ne laissent présager rien de souverain. J'ai aussi les narines serrées et minces, signe chez l'homme de petits testicules, paraît-il. C'est sans compter que les femmes ont de l'instinct. Je constate chez elles, inévitablement, une subséquente bonne humeur et je remercie la nature qui, de ce côté-là, m'a gâté.

Je ne suis plus timide. Une fille hésite ? J'ai tôt fait de la faire changer d'avis. Je flatte, je bise sa main réticente. Je la mène doucement vers l'endroit de ma démangeaison et je la pose bien à plat sur ma machine.

C'est que les filles veulent savoir. Jeunes gens, je vous le dis, c'est aussi simple que cela : SAVOIR. Piquez l'inépuisable curiosité amoureuse des êtres. En ce qui me concernait, dès qu'elles *savaient*, presque toutes étaient d'accord. Qui veut perdre une occasion ? Je fréquentais beaucoup de femmes. Surtout des femmes mariées et des veuves. Pardieu quand j'étais jeune, les joies de la pine !

J'avais des choses à dire à toutes les femmes. Je vivais en rut perpétuel. Mesdames, sachez que les hommes vous aiment *toutes* et aucune exclusivement. Les blondes et les brunes, les jeunes et les mûres, les grandes et les petites, les dodues et les sèches nous donnent pareillement du plaisir. J'ai dix-huit ans. Oubliés chagrins et chimères de petit garçon, remplacés par d'impétueuses jouissances d'adulte.

Je n'invite plus ma pauvre mère à s'asseoir au bord de mon lit. Nous ne causons plus. J'ai relégué Grand-Père et tante Reine dans un grenier inaccessible. Je devine qu'ils n'apprécieraient pas ma visite. C'est qu'il y a maintenant entre mes jambes cet animal affamé qui veut sa part du festin : braquemart large et puissant, cul idoine, propre à pousser tout ça crûment. Tante Reine ne reconnaîtrait pas son petit garçon. Grand-Père craindrait que la débauche n'engloutisse ma santé et ne me fasse courir à ma perte.

Mes morts sont bel et bien morts. Cela m'arrange.

Il règne dans les fruitières une forte odeur de saumure et de caillé, à la fois douceâtre et piquante, qui écœure la première fois qu'on la respire. L'air y est humide, chaud. On est presque comme dans un grand estomac car ainsi que l'a dit le grand Jean-Jacques Rousseau¹, « quiconque mange du lait digère du fromage ».

¹ ROUSSEAU, J.-J. *Émile*, I: « On a beau couper le lait de mille manières, user de mille absorbants, quiconque mange du lait digère du fromage, cela est sans exception. »

La fromagerie n'était pas mon souci majeur. J'espérais toujours des hasards fabuleux, des personnages d'influence entichés de ma personne, des amours à me laisser pantelant de satisfaction, en bref, toutes sortes de bonnes fortunes. Cependant, j'ai pris dans cette fromagerie mes premières leçons d'organisation politique et sociale. Je ne les ai jamais oubliées. Le principe d'association pallie les faiblesses de la petite propriété et permet de se hisser au rang de la grande. Plus que tout autre société, la fruitière repose sur la moralité de ses membres et leur confiance réciproque. En effet, la fraude y est facile et le contrôle difficile. Dans la quantité de laitages mis en commun, comment discriminer le bon lait du médiocre ?

*
* *

Mandrine était sans homme, sans compagnon. Veuve, elle aurait été respectée. Elle n'était pas d'un naturel liant. Sa disgrâce physique ajoutait à la défiance des villageois. Tous la connaissaient au moins de vue mais elle ne connaissait personne. Son père était un bandit. Ces deux-là ne se cachaient pas. Ils allaient tête haute.

Elle faisait de la contrebande avec la Suisse. Malgré leurs bonnes industries à Zurich et à Bâle, les Suisses raffolaient de la rubanerie normande. Ma fière amie faisait entrer chez eux toutes sortes de rubans, rubans de chapeaux et rubans de souliers, pour la plupart faits à la mécanique. Sous le Second Empire, la fabrication du ruban était à son apogée. Mandrine devenait riche.

Elle ajoutait un commerce en sens inverse, celui de la fameuse « poudre de Berne » que nos chasseurs connaissaient bien.

Elle avait un gros élevage de lapins. Quel intérêt, direz-vous, en cette époque où tous possédaient un coin de potager, un bout de poulailler et quelques clapiers ? C'est que les siens étaient considérablement lourds et vigoureux que ceux des voisins. Elle vendait tout, viande et peaux.

On lui aurait peut-être pardonné d'être le Rothschild du lieu mais il se passa un événement, anodin s'il avait concerné une autre femme. L'histoire mit les commères en rage. Un beau garçon aux intentions honnêtes devint amoureux de Mandrine. Pas un gars de ferme, pas un miséreux. Que non. Un gars dont la famille avait une usine. Je ne sais plus si c'était un fils ou un cousin mais il était de la famille Peugeot. Ceux qui ont fabriqué les vélocipèdes et les voitures à moteur. Je ne dis pas que l'histoire aurait fini par un mariage, mais les femmes du pays furent jalouses qu'il puisse échoir à Mandrine l'estropiée ce qui devait revenir à n'importe quelle autre.

Elles commencèrent par médire. Mandrine aurait employé la magie pour se faire aimer. Elle aurait fait avaler au garçon un poil du bout de la queue d'un loup, sous le prétexte de lui donner à boire du lait de sa vache. Elle aurait rendu le jeune homme aveugle afin de le séduire honteusement. Le pauvre était emprisonné d'amour, il croyait Mandrine d'une grande beauté.

Une garce raconta qu'un chat noir lui était apparu en rêve. Il lui avait dit en l'appelant par son nom :

« Écoute-moi si tu es assez hardie. » Il avait la langue fendue en deux comme celle d'un serpent. Tout le monde sait que lorsque le Malin veut jouer un tour aux malheureux mortels il s'habille en serpent. Ce serpent-là s'était habillé en chat, évidemment. Il avait menacé de revenir tuer la rêveuse, elle ou quiconque s'aviserait de faire du tort à Mandrine. Un chat pouvait-il vous appeler par votre nom ? Un chat connaît-il votre nom ? C'était là un tour du Malin.

La garce avait été réveillée par une odeur de soufre et de fumée de bois d'if. On lui demanda comment elle savait que c'était du bois d'if. Elle répondit qu'un sien parent ébéniste en avait dans son atelier, et qu'un jour en se trompant elle en avait mis à brûler dans la cheminée et que c'était la même odeur.

La médisance enflait. Elle cheminait. Elle arriva finalement aux portes de la fromagerie où je travaillais. Il y avait une sorcière à La Gauffre. La preuve était qu'elle avait exactement une tête de sorcière. Si elle posait la main sur une vache, la pauvre bête tombait, jambes flageolantes, et ne se relevait plus.

Un homme avait vu une femme dans le bois, entièrement nue, couchée sur le dos et les cheveux arrangés en cercle. C'était avant un orage. L'homme se hâtait vers une parcelle qu'il avait sous la roche sarrasine et, au moment où il reconnaissait Mandrine, le tonnerre au lieu de descendre était allé vers le ciel. Un autre prétendait avoir croisé un homme qui avait couché avec elle. Non par concupiscence, Dieu l'en avait préservé, mais dans le but unique de vérifier si elle avait dans ses parties intimes la marque du Diable, à l'intérieur où la chair est d'un

violet foncé. Et elle l'avait, la marque. L'homme tremblait encore d'avoir mis là son bout de viande. Il le regrettait, ça oui.

Ces histoires de sorcellerie ont la vie dure, surtout dans les campagnes. Les calomniateurs en rajoutaient pour s'innocenter d'avoir eu un jour besoin de Mandrine. Ils étaient allés chez elle prendre livraison d'un lapin ou de tisanes et ils avaient vu des pains de cire qui servent, comme chacun sait, à faire des envoûtements, et des pots remplis de liquides affreux et des chiffons, bien sûr, empoisonnés. Sauf que la cire était destinée à la fabrication de bougies à la cuillère et que le tissu mouillé d'ammoniaque servait à leur polissage.

Les femmes venues autrefois chercher des herbes pour leurs maladies l'accusèrent d'avortements de vaches restés mystérieux. L'une d'elles jura que le vendredi, jour maigre, Mandrine mangeait de la chair humaine dans le but que se reforme sa joue trouée.

Autrefois, Mandrine m'avait guéri en priant pour moi la mère du Christ. Je me souviens de cette incantation : « Fais ton demi-tour, mal de ventre, avec Dieu et avec la rosée des champs. » Rien ne s'était fait sans l'approbation du Créateur, mais qui le croirait ?

Les gens chez nous sont âpres au gain, parfois jusqu'au sordide. Mandrine est riche comme un puits. Tel est son véritable crime.

Je suis inquiet. J'obtiens de mon patron la permission de m'absenter pendant deux heures et, me fichant pas mal de ce que les Bouris (les habitants de

Fourgs) diront de moi, je me mets à courir à travers champs en direction de La Gauffre. Je vais comme un dératé, remettant à un autre jour de m'arrêter chez mon oncle à Montpetot voir leur nouveau-né. J'aperçois des chamois. Fichtre des chamois. Je cours. J'ai peur. J'ai devant les yeux d'affreuses images de la révolution. Je vois des pendaisons haut et court, une populace enragée.

Je crains de trouver un attroupement fanatique. Je tâche de me convaincre que nos gens demeureront raisonnables. Mais lors de circonstances inhabituelles la folie fermente aisément dans les cerveaux et il est plus facile de suggestionner mille hommes qu'un seul. Du jour où Caïn a tué son frère le tendre Abel, tous, y compris les femmes, peuvent devenir pareils à des bêtes carnassières¹. En cet instant, je les crains davantage que mes congénères. Peut-être ont-elles plus que nous la folie de persécuter à cause des nombreux tourments que leur corps leur inflige : mettre au monde les enfants et saigner des centaines de fois dans une vie ?

Qui prendra la défense de Mandrine ? Pas son père vieux et affaibli par l'alcool. Je cours vite. J'ai bien peur. La terre déroule sous mes pas un tapis instable. Je ne peux plus ravoir mon souffle. Il me semble que je n'avance pas. Dans le champ qui dévale vers le ruisseau où nous jouions mes cousins et moi, et fumions en cachette de l'herbe à Saint-Jean, enfin je la trouve.

D'abord je vois une chose couchée, certainement une génisse qui dort. À moins que ce ne soit un manteau perdu par un voyageur. Le tronc d'un arbre ? Un gamin tellement absorbé par son jeu qu'il ne fait pas attention à moi ?

Au vêtement, aux cheveux, c'est une femme. Il y a une sorte de plat dans l'herbe, une daubière je crois. Ça me paraît singulier. Approchant, je distingue un panier d'osier. C'est la charmotte¹ à Mandrine.

Puis ce sont les cheveux de Mandrine. Elle est étendue face contre terre. Sa main droite tressaute et serre un bouquet d'herbes. Je pense aux pattes des lapins qui s'alarment alors que la mort a fait son œuvre. Je tombe à genoux près de Mandrine, je l'appelle, je la prends à l'épaule, je soulève ses cheveux dénoués. Les doigts pris, je frôle son cou, cherchant le sang. Je retire ma main humide, poisseuse d'un rouge presque brun. Dans une hallucination, je vois ma mère, mon grand-père, ma tante Reine, tous morts. Je me redresse et je gueule de tout mon soûl : « Par ici, au secours, à l'aide, à moi. »

J'écarte les cheveux du visage de Mandrine, je lui parle, je supplie, je l'étends sur le dos, sa jupe est tachée largement, ce n'est pas du sang, la pauvre a fait sur elle, comme une bête qui a eu peur, je l'appelle, elle ne répond pas, je pose mon oreille contre sa bouche, aucun air ne vient, allez-vous donc la laisser mourir, allez-vous me laisser seul, je vais l'emmener chez ma cousine Françoise Thurot, on va la soigner, on va la guérir, comme elle est lourde ma Mandrine, Mandrine es-tu morte ? Qui t'a fait ça, qui t'a fait ce mal ? Les salaudes du coin, sûrement. Ces salaudes je vais leur buter la gueule. Comment t'ont-elles mise dans un tel état ? Quelle barbarie !

¹ Panier avec un côté plat, utilisé pour la cueillette des cerises.

Pourquoi ? Tu n'as rien fait, elles auront ta mort sur la conscience, je les ferai juger et décapiter, réponds-moi Mandrine, réponds.

Miracle, elle me donne en guise de parole une plainte certes faible, mais qui me rend toute espérance. Ce n'étaient pas les spasmes de l'agonie qui agitaient sa main. Sa main me disait « je suis vivante ».

Aujourd'hui encore, j'ai peine à croire que ces événements se soient produits. Ça ne suffisait donc pas que nous eussions perdu la guerre (et l'honneur) contre les Prussiens, que Paris ait été bombardée et qu'il ait fallu capituler ? Fallait-il à présent que des voisins se livrent une sorte de guerre civile ?

À mes cris, on est accouru. Louis Charlemagne a eu la présence d'esprit d'amener un chariot. Nous y couchons la malheureuse.

— On dirait que la guerre est venue jusque chez nous, dit Louis Charlemagne.

C'est plus horrible encore, me dis-je, parce qu'un soldat ne fait que son métier et le champ de bataille est comme qui dirait son atelier ou sa boutique. Je garde mes réflexions pour moi. J'ai envie de pleurer.

— De ce côté, elle est belle comme sainte Marie, dit le maréchal forgeron qui a gardé son tablier de cuir.

Autour d'elle, nous sommes cinq. Deux enfants étaient venus voir. Nous les avons chassés, ce n'était pas un spectacle pour de jeunes âmes. Les salaudes en revanche ne se montraient pas.

Louis Charlemagne a pris la place du cheval limonier. Les trois autres, pour mieux accompagner, ont la

main posée sur la carriole. Je marche derrière. Comme un empoté, je porte le panier. Je ne retiens plus mes larmes.

Nous hâtant vers la maison des Thurot, nous commentons la folle histoire. Nous cherchons qui a fait le coup — une gerce de par chez nous, peut-être — et qui serait le malchanceux époux de la coupable. Car crime il y avait. Que Mandrine meure ou non, les faits relèveraient de la justice.

— J'prends mon fusil, je vais leur régler leur compte, ou *bin* je vais foutre de la *morora* dans leur tabac, promet Pompon.

Il n'en fera rien. Ce n'était pas un homme belliqueux. Sa fille ne mourut pas. Pompon, qui avait diminué la boisson, prit soin d'elle. Mais il resta préoccupé et vieillit beaucoup après cet épisode.

Mandrine avait un genou brisé et des côtes cassées. En divers endroits des bras, de la gorge et du cou, elle eut la chair déchiquetée comme à coups de pierre. Elle souffrit davantage d'une fluxion de poitrine, d'être restée un soir, une nuit et toute une aube dehors, à l'orée du bois, dans l'humidité et le froid, croyant bien qu'elle allait mourir mais ne le voulant pas.

— Le Bon Dieu n'a pas voulu de moi, me dit-elle, preuve que je n'avais rien fait de mal. Je n'aurais pas mérité cette mort frauduleuse.

Le village reprit son train habituel. Mandrine était d'un bon bois. Elle clopina pendant quelques semaines puis se remit tout à fait. J'ai essayé maintes fois de la faire parler. Elle me dit seulement qu'une femme avait essayé de lui mettre une jambe dans un

piège à renards. J'en suspectai bien une en particulier mais Mandrine ne révéla jamais aucun nom. Cependant, je savais qu'elle attendait patiemment l'heure de se venger.

J'étais dégoûté de ces gens. Je voulais vivre dans un pays neuf. L'envie de partir m'avait repris, furieuse, violente à la mesure de ma colère. Je n'entrevois plus aucune possibilité chez moi. Je ne tenais pas en place mais j'avais honte d'abandonner Mandrine.

— Ne te préoccupe pas de moi, répondit-elle. D'ailleurs, s'il n'y avait pas mon père, j'irais là-bas.

Là-bas, c'était l'Algérie.

Nous fûmes ensemble au cimetière. Je dis au revoir à ma mère, à mon grand-père, à ma tante Reine, à M. Voynet et à quelques autres. Sur le départ, j'étais un peu chagriné. Mais l'attrait de la nouveauté et mon enthousiasme coutumier reprirent le dessus et tout fut dit. Pas tout, cependant.

*
* *

J'ai parlé du jour où je m'étais élancé à travers champs et bois sans autre motif qu'un affreux pressentiment, pour trouver dans le communal qui borde la route des Verrières ma Mandrine languide et couverte de sang.

Je revois notre procession hâtive et morose : Louis Charlemagne et le petit Salvi aux bacchantes noires, Jainvillotte le maréchal-ferrant et Malfregeot, un laboureur. Nous fûmes vite rendus chez Françoise Thurot. Elle habitait une maison qui existe peut-être

encore. À l'époque dont je vous parle, c'était une maison mitoyenne à l'Auberge du Lion d'Or qui faisait avec elle cour commune.

Je n'ai pas dit grand-chose sur Françoise Thurot. Elle était une cousine éloignée de ma tante Reine mais plus jeune d'une génération. Elle avait eu quatre fils et une fille. Cette fille prénommée Séraphine, la Séraphine qui épousa le Jean-Pierre Gresset (celui qui était menuisier, pas le négociant), était donc une cousine de ma mère. D'après ce que me raconta Séraphine, elles s'aimaient beaucoup et la similarité des événements qu'elles vécurent les rapprocha. Il se trouve qu'en 1847 et sans être mariée Séraphine fut enceinte. Je calculai qu'en mars ou avril de l'année suivante ma mère, au cours du seul voyage qu'elle fit hors de France (hormis la Suisse où elle travaillait), rencontra celui que je dois nommer mon père et fut par lui abandonnée. Donc, elle revint d'Égypte enceinte de cet homme, me donna naissance à la fin de l'année de la révolution et mourut neuf jours plus tard dans la maison de mon grand-père.

Mon enfance s'était passée à attendre le cher inconnu. Je ne doutais pas que cet aventurier fabuleux serait averti de mon existence par des forces puissantes et énigmatiques. Il quitterait les splendeurs de l'Égypte pour les simplicités de notre Jura, me trouverait, reconnaîtrait sur mon visage celui de son aimée, apprendrait de ma bouche sa douloureuse fin, et nous retournerions lui et moi au pays de son choix, pleurant d'être sans elle mais heureux d'être enfin réunis. J'étais romanesque à l'allemande. On aurait eu

raison de me juger stupide car il n'y avait pas le moindre du monde de chance que mes espérances devinssent un jour réalité.

Séraphine avait été bouleversée de voir Mandrine dans leur cuisine portée par quatre gars du village couverts de sang — il n'y manquait que la sonnette des défunts —, et moi j'étais toujours derrière les autres, sanglotant et portant la charlotte remplie d'herbes gâtées. Je ne saurais dire quel chambard ce spectacle engendra dans son esprit, mais elle me parla de ma mère comme jamais. Les gémissements de Mandrine lui avaient peut-être rappelé ceux de ma mère souffrant le supplice de ma naissance.

Séraphine parla d'un cahier où, paraît-il, *ma mère avait tout écrit*. J'insistais : savait-elle qui était mon père ? Non, se défendit-elle, mais elle se souvenait d'une scène.

Ma mère travaillait chez une comtesse suisse à Paris. C'était au retour du voyage en Terre sainte. Elle confessa son péché d'enfant. La comtesse la somma de révéler le nom de l'homme. Ma mère refusa, ajoutant seulement qu'elle écrirait le nom sur un papier, lorsque le moment viendrait.

— Quel moment ? demandai-je à Séraphine, le moment de ma naissance, le moment de mourir ou le moment que l'homme revienne ? Ce papier, comment était-il ? Où était-il caché ? Quelqu'un l'aurait-il trouvé ? Détruit, brûlé ?

Séraphine se souvenait d'un domestique allé là-bas avec ma mère, la comtesse et le comte. De quoi ce domestique avait-il l'air ? Avait-il l'air de moi ?

Avait-il comme moi les cheveux noirs et drus ? Ma stature courte mais forte ?

Séraphine ne savait pas. Par contre, à l'Auberge du Lion d'Or, Mandrine avait vu l'homme deux ou trois fois. Je pourrais lui demander dès qu'elle serait rétablie.

Effectivement, Mandrine se souvenait. Elle avait douze ou treize ans et n'avait jamais vu une personne qui soit allée aussi loin sur la Terre. Cet homme était passé avec ma mère en carriole. Il la menait au hameau de Montpetot. Il était redescendu seul et s'était arrêté à l'auberge.

— Moi, je m'appelle Mandrine Guyonneau et un jour j'irai en Chine, en Afrique ou bien dans le ciel ou sur la lune, avait-elle dit à cet homme.

Audacieuse déjà, elle lui avait demandé son nom mais le patron de l'auberge l'avait rabrouée et chassée avant qu'il eût pu répondre.

J'en avais entendu en une heure davantage qu'en vingt ans mais rien sur ce qui me tenait le plus à cœur.

*
* *

En 1870, Bismarck veut agrandir son empire allemand en nous volant nos terres. Tout le monde connaît cette chanson *Vous n'aurez pas l'Alsace et Strasbourg et la Lorraine*. Je suis déclaré inapte au service à cause d'une grosse hernie à l'estomac (et de ma petite taille), ce qui me satisfait. Grand-Père m'avait donné à lire le *Conscrit de 1813* par MM. Erckmann et Chatrian. Ce pauvre Joseph

Bertha, c'était moi, courage en moins. Mais j'ai la prétention de me préférer en un seul morceau. J'ai vu incorporer des hommes infirmes ou malades. J'ai vu des mutilés volontaires déclarés bons pour le service. J'ai connu un gars, il a pris un fusil dans la main gauche, il a pressé la gâchette et il a sacrifié sa main droite en la posant sur la bouche de l'arme. Il est resté chez lui. C'était un laboureur. Ça a été dur après pour lui.

Mon conscrit Albert Gauffre est parti bien content d'envoyer se faire foutre l'armée du Nord. Depuis, il est mort pour l'éternité. C'était un gentil gars. Je me rappelle son menton en houppe et son visage allongé.

Les Prussiens font main basse sur tout ce qu'ils peuvent des Vosges au Rhin, ce qui fait une sacrée surface. Il faut aussi compter les gens, des familles entières qu'ils ont prises pour en faire des Prussiens sans leur demander leur avis.

Temps de malheur et de grande confusion. Sitôt la capitulation, il y a eu à Paris ce qu'il faut appeler une guerre civile: la Commune. Fusillades, siège, famine. Les Parisiens mangent du rat. M. Thiers remet le pays dans ce qu'il estime être le droit chemin et je décide d'aller me faire voir ailleurs.

*
* *

Je fais mon bagage. Il n'est pas gros: quelques vêtements, un savon noir et un savon ponce, une paire de souliers, brosse et cirage. J'enveloppe dans un

caleçon un gobelet d'étain, une gamelle, mon couteau de corne, un tire-bouchon, une fourchette et une cuillère. J'ajoute cinq *mic hottes*¹ de pain et un litre d'absinthe. L'absinthe pour réduire ma hernie et soutenir ma digestion. Je range entre deux planchettes mon autorisation d'embarquer et la photographie de ma mère.

Il n'est pas facile de faire tenir dans un sac sa vie future et ses souvenirs. Ce serait bon d'avoir une vie différente, de rester au pays, d'avoir avec soi ses vieux parents, d'être époux et père, comme les autres. Au lieu de quoi, je suis bâtard, orphelin de mère, de père inconnu, et je fraye avec une sorcière. Pourquoi me suis-je mis en tête de partir ? Si je ne partais plus ? Mais de quoi aurais-je l'air si, après avoir noblement dit au revoir à tout le monde, je restais dans le pays qui a vu pousser mes moustaches ?

Je me dirige *contre*² Chalon-sur-Saône qui est le point de ralliement des gens venus de la Manche, du nord et de l'est jusqu'au Jura. Mon port d'embarquement est Marseille.

À Chalon, beaucoup de Hollandais et de Belges attendent le vapeur. Nous, les Français, regardons méchamment ces étrangers et nous demandons si nos préfets ne nous ont pas menti, si *notre* gouvernement ne leur réserve pas les meilleures terres.

Je navigue sur la Saône et sur le Rhône. Je passe Lyon, Avignon et Arles. De là, je prends le chemin de fer jusqu'à Marseille. Je crève de bonheur. Sauf qu'au moment de dire adieu à la Saône majestueuse, bleue comme le ciel et verte comme les pâtures, je me

¹ Petite miche de pain.

² Régionalisme de Franche-Comté pour « vers ».

trouve bouleversé. Cette vieille amie a baigné des lieux dont les noms familiers à mon oreille – Jouvelle et Port-de-Sâone, et Pontailier chantant presque comme mon Pontarlier – prennent une résonance dolente.

J'ai failli rebrousser chemin.

Les émigrants pauvres font le voyage à pied afin d'économiser les indemnités et les secours de route accordés par le gouvernement. Ça fait pitié de voir leurs gosses pleurer d'épuisement. J'espérais que ces gens auraient des jours heureux en Algérie. D'autres familles plus chanceuses possèdent une carriole et un cheval pour transporter leur *butin*¹ et se reposer à leur aise.

Les Alsaciens ne se mêlent pas aux autres futurs colons. Certains les plaignent : « *ces pauvres Alsaciens, et cætera* ». J'ai envie d'ouvrir ma goule pour dire que notre gouvernement leur réserve peut-être les meilleures terres en compensation de celles perdues tandis que nous, les autres Français, nous ne savons pas ce que nous allons trouver.

Les préfets nous font de belles publicités dans les mairies. Ils assurent que l'Algérie est un vaste magasin où la France et les Français trouveront ce qui leur manque.

Nous sommes bien nombreux sur cette route.

Je lie connaissance avec un certain Gebhardt. Il deviendra un vieux compagnon. Je le verrai à Alger, quelquefois. Nous vieillirons, nous serons amers. Là,

¹ Régionalisme de Franche-Comté pour « bien, patrimoine, affaire ».

c'est un gars costaud dans les trente-cinq ans, au visage élargi par des côtelettes rouge feu. De métier, il est garçon brasseur. Il est originaire de Jockgrim, un village situé sur la rive gauche du Rhin. Il emporte dans son bagage des ceps de vigne enveloppés d'un torchon. Il me montre ces choses longues et biscornues dont il mouille d'eau les racines terreuses :

— Mon rêve, c'est de faire de la vigne.

Marseille est grandiose mais sale.

Je vois la mer pour la première fois, et mes premiers Arabes. Je ne savais pas que nous avions des Arabes en France. Quantité de bateaux partent pour les Indes et la Chine. Il y a plein d'angliches sur les quais et dans les rues. Je n'aime pas les angliches, ils règnent sur le tiers du monde.

Dans une taverne, je fais la connaissance d'une petite brune et je laisse mon Alsacien en plan. Il me fait promettre que je serai présent à l'appel demain. Ah la belle nuit chez ma brunette ! Je suis un peu mélancolique car c'est le dernier coup que je tire en France.

Le lendemain matin, je me *dépêche vite*¹ et à 6 heures tapantes je retrouve Gebhardt sur le quai. Il me voit, il rigole. Alors moi aussi.

Avant d'embarquer, il faut faire viser nos passeports à la mairie du port, ce que nous aurions pu faire la veille mais nous ne le savions pas. J'ai peur d'être rayé des états d'embarquement, mais non.

¹ Régionalisme de Franche-Comté.

Je nous revois hommes célibataires et familles portant nourrissons, paniers, baluchons à la queue leu leu au bureau du sous-intendant militaire chargé du service des embarquements. J'ai mon argent caché dans ma chaussure. Le capitaine d'armes du bâtiment me regarde d'un air bizarre. Il me semble pourtant que je marche normalement.

La traversée n'a pas duré soixante heures. Nous sommes sur un beau vapeur de la compagnie Bazin. C'est amusant de naviguer sur la mer, ça fait une autre impression que nos fleuves de France. Je m'y habitue tout de suite.

Nous recevons un hamac, une couverture et la nourriture des matelots : viande, légumes, vin, pain en quantité. Pas du tout des yeux d'écrevisse. J'ai faim, je me régale. Quelqu'un se plaint du repas. Un gars de Paris répond qu'il mériterait des coups de pied où il pense. Pendant le siège de la capitale, les gens mangeaient du chien, du chat, du mulot et jusqu'à de la chauve-souris, et le pain était fait de paille hachée.

Gebhardt prévoit de se rendre à Tizi-Ouzou, une bourgade située sur la route d'Alger, à cent kilomètres de Fort-National.

— C'est, dit-il, une belle région pourvue de jardins et plus peuplée que la France.

Plus peuplée que la France ? J'en doute.

Tizi-Ouzou, le nom est divertissant mais Gebhardt n'est pas d'humeur à rire. Il rabâche qu'il compte se rembourser de son Alsace sur le dos des Arabes.

Le soir, nous avons de grandes discussions. Je lui demande quelle est à son avis la nationalité des Alsaciens et s'il pense que la France est toujours sa patrie.

On a dégoisé ce salopaud de Bismarck.

— Pourquoi pas qu'il aurait pris à la Suisse les cantons qui parlent allemand, tant qu'il y était ? demande Gebhardt.

On tâche de se représenter l'autre France, celle en Algérie. Gebhardt affirme qu'il y a des bureaux spécialement affectés à la distribution des terres. On vous y présente un chapeau rempli de morceaux de papier pliés sur lesquels sont inscrits des numéros de concessions. Il faut juste tirer le bon numéro et c'est fait, vous v'là chez vous sans payer d'impôt foncier, je vous prie.

— Cent mille hectares¹ rien que pour nous, continue Gebhardt qui semble en savoir long sur la question, on a confisqué leurs terres aux Kabyles en représailles de leur soulèvement, le soulèvement de la Grande Kabylie.

Il a un rire mauvais :

— Ces sauvages nous ont cru affaiblis par la guerre et la Commune, point !

Ça m'a froissé d'apprendre que le titre était définitif pour les Alsaciens et que nous, les autres Français, devons attendre neuf ans² pour être chez nous.

À l'entendre, les Arabes n'avaient qu'à déguerpir. On avait fait d'eux ce qu'on voulait et on continuerait à le faire. Ces gens tenaient de l'enfant et de la femme. Ils n'étaient pas des hommes. Et puis, tous menteurs et voleurs.

¹ Décision de l'Assemblée nationale, le 21 juin 1871.

² Délai réduit à cinq ans en 1874.

— De toute façon, la loi est la loi. Je suis français, ôte-toi de là que je m'y mette.

Je demande à Gebhardt où iront les Kabyles dont nous avons pris les terres. Il répond :

— On les repousse vers le Sahara.

— Mais c'est le désert.

— Ouais.

— Il paraît que les Arabes sont les enfants de la France.

Il hoche la tête :

— Ouais, ouais.

— Comment êtes-vous sûr d'aller à Tizi-Ouzou puisque vous n'avez pas reçu de concession ?

Il rejoint un frère installé depuis six mois avec sa famille au complet. Sa femme à lui viendra plus tard. Elle est couturière, elle fera les travaux d'aiguille pour les habitants de la ferme-colonie. Le travail ne devrait pas manquer. Le pain non plus.

Il veut bâtir un nouveau Jockgrim au milieu des orangers. Il y a déjà un nouveau Metz, un nouveau Colmar, un nouveau Strasbourg¹. Est-ce que je veux fonder un nouveau Pontarlier ? Je n'ai plus envie de discuter. Il est tard, le sommeil m'envahit. Un homme n'est plus rien s'il n'a pas dormi.

— Là-bas, il y a des cigognes comme chez nous, soupire mon vieux Gebhardt puis il s'endort.

On nous avait toujours dit que l'Algérie n'était pas grand-chose avant nous, une terre laissée à l'abandon, sillonnée par des tribus escortant des troupeaux de moutons et de chèvres, un pays quasi dépeuplé. Ce n'était pas une nation au sens cher aux êtres civilisés.

¹ Créé en 1872 dans le département de Constantine, région de Jijel.

Il n'y avait pas de capitale, pas de villes. L'Algérie était une terre moribonde sans frontières et sans départements, administrée à la va-comme-je-te-pousse par des chefs assis en cercle sous des tentes en peaux de bête et qui ne comprenaient pas que nous souhaitions les prendre sous notre aile. Ces chefs, soi-disant de la tribu natale de leur Prophète, étaient habitués à une allégeance plus ou moins vague aux Turcs qui se fichaient d'eux et de leur avenir, aussi longtemps qu'ils touchaient leurs dîmes et toutes sortes d'impôts équivoques.

La propriété individuelle n'y existait pas. Or, sans propriété individuelle, un citoyen n'est rien. Il ne peut pas se défendre. Il est désarmé. La propriété individuelle est très utile, c'est un appât. Ce n'est pas comme le socialisme qui vous fait travailler pour des profiteurs. On ne travaille pas pour soi quand on travaille en commun. Tel était mon état d'esprit en débarquant à Alger.

Aux commissaires et aux paperassiers qui m'avaient questionné, j'avais dit que je travaillerais la terre. De fait, je ne savais pas ce que ferais de mes dix doigts.